

Topologicon

Une question à Richard : quel lien y a-t-il (à supposer qu'il y en ait un !) > entre ce que vous appelez le "meurtre de la chose, et la non-reconnaissance > de l'autre chez le dit autiste ? Et cette non reconnaissance, ou absence de > prise en compte de l'autre est elle toujours obligatoirement présente chez > eux ?

Il y en a un, en effet. Vous l'avez sans doute remarqué, la plupart des dits-autistes sont des gens qui agressent, cassent, crient et salissent. Tout ça, ce sont leur tentatives d'accomplir le meurtre de la chose. Seulement, chez eux, cette tentative échoue. C'est déjà pas facile chez tout un chacun, c'est pourquoi tous les enfants répètent des jeux du registre du *fort-da*, tels que ceux décrits par Freud, tels ceux que j'ai décrit de l'observation de mes petits-enfants.

La non-reconnaissance de l'autre chez le dit-autiste, c'est en fait une tentative continue pour le reconnaître, cet autre, mais une tentative qui échoue. Ce pourquoi on risque souvent de se faire mordre, frapper, ou autre. Mordre c'est une tentative pour mettre l'autre à l'intérieur à la manière de la nourriture, selon la remarque géniale de Freud : on met dedans ce qui est bon, on rejette dehors ce qui est mauvais. Seulement, mettre la nourriture dedans, ça suppose de tuer l'animal. Ah oui, léger effet secondaire. En fait, effet primaire : il faut d'abord tuer (et donc considérer en ennemi) ce qu'on va ensuite manger (et donc considérer comme ami). Il y a donc forcément ambigüité, et chez tout le monde. Mais le dit-autiste, lui, il en est à vous bouffer.

Je pense encore à mon petit fils qui lorsqu'il est sur mes genoux, a tendance à se jeter avec force contre ma poitrine. Nul doute, c'est pour me rentrer dedans, pratiquant la même chose à l'inverse : il veut rentrer dans mon corps comme il aimerait rentrer dans le corps de maman. Ce n'est pas que je lui parais bon à manger, mais qu'il considère comme bon, lui, de se mettre dans moi. Il n'a rien d'un dit-autiste, et c'est bien pourquoi le préfixe « dit » est indispensable, car la frontière est extrêmement fragile. Nous en sommes tous passés par là, et nous en gardons les traces.

Bref tous les être humains sont dans le symbolique puisque le symbolique, c'est le trou. Simplement les dits-autistes ne font que ça, du trou, sans jamais trouver de bord : tel est leur problème. Ils font du *fort* sans pouvoir faire du *da*.

Il n'y a pas d'absence sans présence, pas de trou sans bord. C'est ainsi que le phallus fait le bord du féminin, comme le *da* fait le bord du *fort*.

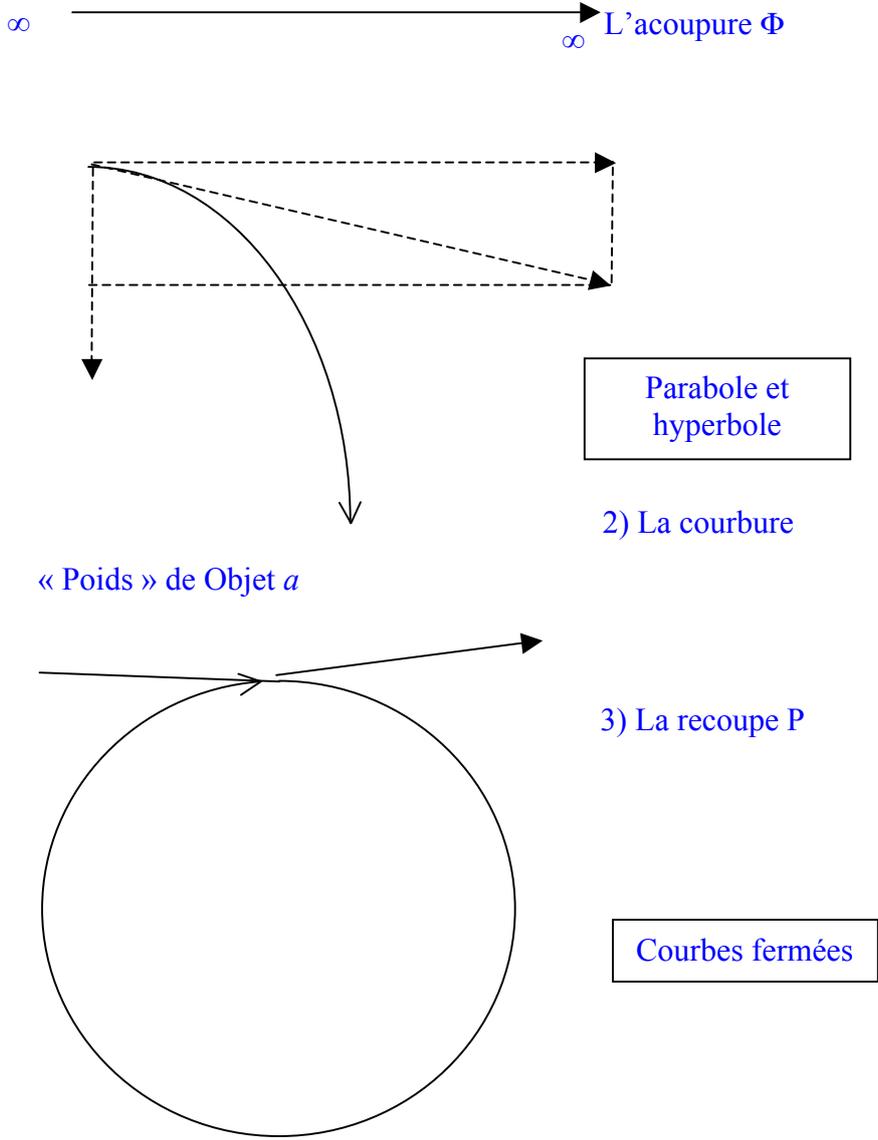
La phase du miroir y est liée, car les enfants jouent à faire apparaître et disparaître leur image. Les adultes continuent aussi un peu à jouer à ça, par exemple en se présentant ou en ne se présentant pas au rendez vous où ils sont attendus ; ou en se présentant très en retard. Il y a derrière l'idée, plus ou moins consciente, qu'il vaut mieux se faire désirer, c'est-à-dire donner à l'autre un trou plutôt qu'une surface, par quoi l'autre va désirer mettre dans ce trou la surface du corps imaginée de l'absent. Ça marche ou ça marche pas, ça, ça dépend, en tout cas ça ne marche pas à tout coup. Par contre, théoriquement, ça indique bien ce qu'il en est du désir, qui met l'accent sur le sujet tandis que l'a satisfaction met l'accent sur l'objet.

En rentrant un peu plus avant dans la structure même du miroir, il y a en effet un petit effet *fort-da* : lorsque je me rend compte que je suis à la fois devant le miroir, en chair et en os et derrière, en image. Et pourtant, pour m'identifier à cette image je dois passer derrière le

miroir, c'est-à-dire me retourner. C'est-à-dire que je dois laisser tomber mon enveloppe de peau pour accepter cette pure surface imaginaire sans laquelle la peau ne saurait jouer son rôle d'emballage. Bref, c'est une autre version du meurtre de la Chose, par laquelle je fais un trou dans le réel afin d'accéder au symbolique, le trou qui entoure l'image, sans lequel l'image ne saurait se distinguer de l'environnement ; c'est ce qui arrive aux dits-autistes.

C'est pourquoi la figure de coniques infinies, comme la parabole et l'hyperbole, leur conviennent bien. La coupure n'arrive pas à se recouper, c'est-à-dire à se refermer sur elle-même, c'est-à-dire à former le cadre, le contour d'une image du corps.

On peut donc évoquer ici ma théorie de l'acoupure :

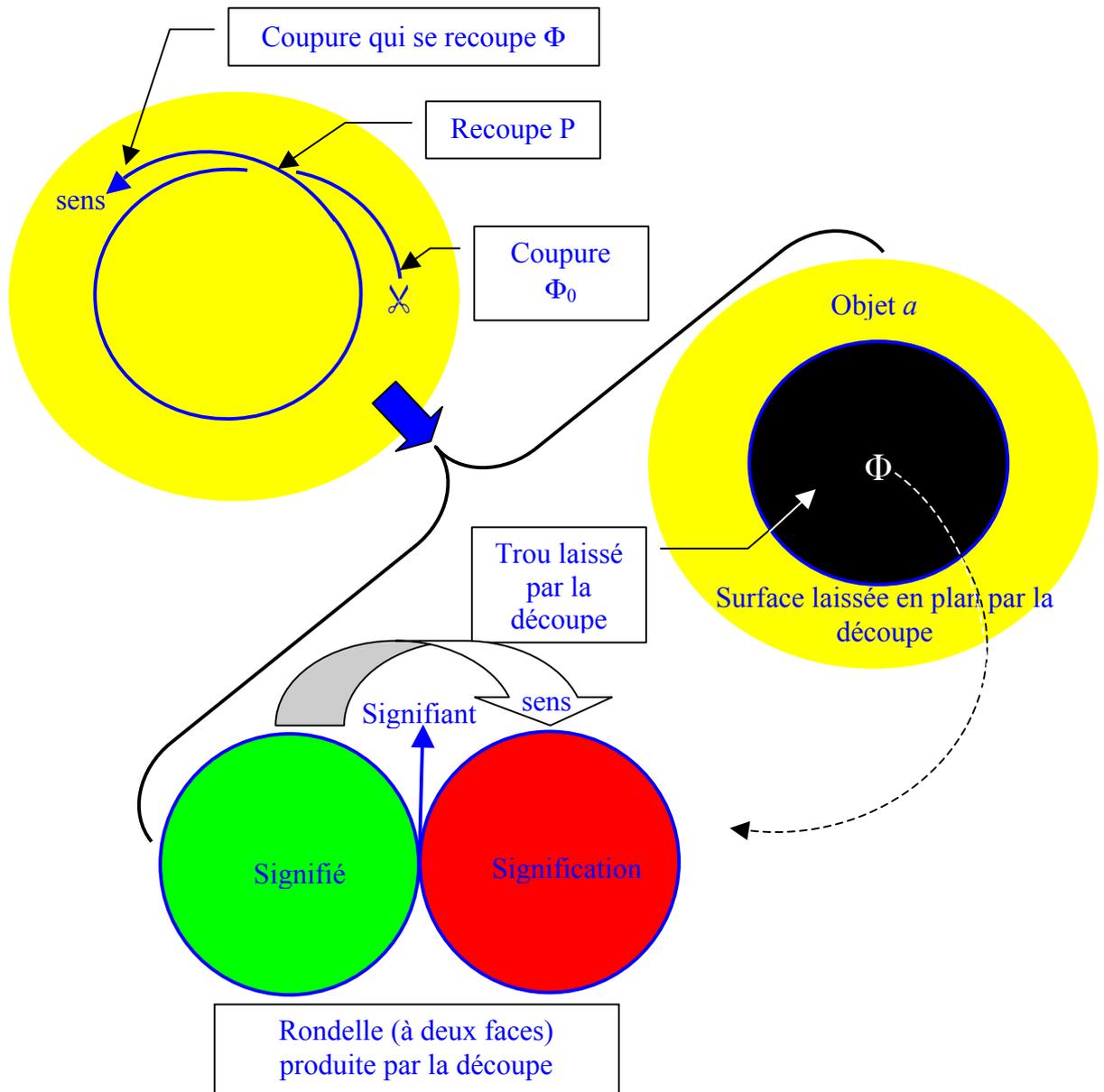


Pour qu'une coupure pratiquée dans une surface puisse en faire tomber un morceau, il faut lui ajouter deux choses : le fait qu'on puisse la courber, et le fait qu'elle se recoupe. Car on peut la courber sans qu'elle se recoupe : c'est bien le cas des paraboles et hyperboles.

Donc il faut ces deux conditions, sinon l'acoupure se continue c'est-à-dire se répète du fait même qu'elle ne s'applique pas à elle-même. D'où les destructions à répétitions, les morsures à répétitions, les cassages d'objets à répétitions.

Ce qui va forcer l'acoupure à se courber, c'est le « poids » la force de l'objet autour duquel elle va tourner. Attention : l'objet n'est encore pas constitué, mais il y a la présence de cette surface « en trop » en quelque sorte, qui bouche l'horizon et demande à être trouée.

Quand l'acoupure se recoupe, elle devient la coupure, car elle fait trou. La rondelle qui en tombe est donc une représentation, avec deux faces : le signifié, conscient, et de l'autre côté la signification, inconsciente. Entre les deux, qui fait bord car toujours ambigu, aussi bien dessus que dessous, le signifiant. Le reste de la surface laissée en plan, c'est ce qui laisse à désirer, car ça n'a pas été coupé. C'est l'objet a de Lacan.



J'appelle Φ_0 l'acoupure, car elle en devient la coupure, Φ , qu'après qu'elle se soit appliquée à elle-même, ce qui est l'opération que je nomme P, le Nom-du-Père. Lorsqu'il n'y a pas recoupe, j'appelle P_0 cette non recoupe cette non reconnaissance de l'autre.

Autrement dit : le père fait la loi oui, mais ça veut dire aussi qu'il s'applique la loi à lui-même ; c'est-à-dire qu'en fin de compte, il ne fait pas la loi, il y est soumis, comme tout le monde : il est seulement un représentant de la loi. Contrairement au père de Schreber, par exemple, qui faisait la loi sur tout et se plaçait donc en concepteur des lois, au-dessus de la loi. La recoupe, c'est aussi lorsque l'enfant constate l'absence de phallus sur le corps de maman. Comme un policier recoupe des indices de la disparition d'Untel, cette absence, il la recoupe avec l'autre absence, celle de maman, lorsqu'elle s'en va. Il en déduit (coupure de l'acoupure) : c'est donc que papa l'intéresse plus que moi. C'est donc que papa a ce phallus qu'elle n'a pas et que je ne peux lui fournir, que je sois garçon ou fille, même en me plaçant comme « être le phallus » de maman, car ce n'est pas ça.

En effet, l'acoupure, c'est introduire une absence dans le tissu de la surface, une absence linéaire. Quand l'acoupure se recoupe, elle introduit une absence dans l'absence, que nous symbolisons par une disparition du trait en dessous. L'acoupure disparaît un instant à nos regards et de ce fait devient la coupure, qui fait trou, absence, non plus seulement linéaire mais superficielle. L'absence a gagné non seulement une dimension, celle de la surface, mais deux, car le passage au-dessus est un fait d'écriture : nous sortons de la coupure réelle *dans* le papier pour passer à la coupure symbolique *sur* le papier, l'écriture. Ce pourquoi c'est grâce au Nom-du-Père, la recoupe, qu'il y a coupure et trou (castration et possible assumption de la féminité) et qu'il y a phallus : troisième dit-mention qui n'est pas *dans* l'écriture, mais qui est écrite, symbole, lettre. De même, le trou que j'ai écrit n'est pas un trou réel, mais symbolique.

C'est ainsi qu'on peut se sortir des violences à répétition : en passant de l'acoupure *dans* les objets à la coupure *sur* les objets prévus à cet effet : papier, ordinateur, etc. C'est le passage à l'écriture et c'est ce qui ouvre le trou de la bouche sur la parole. Quand je parle d'écriture ici, je veux dire ce qui s'écrit dans la mémoire, quoiqu'il en soit de l'apprentissage de ce que nous appelons couramment écriture. Ce n'est pas idéaliste, car il faut se rappeler la surface laissée en plan par la coupure : elle témoigne du ratage obligé de la coupure. Cette surface laissée en plan appelle à son tour la coupure, mais elle est infinie. On ne peut donc jamais en avoir fini avec elle. Tout au plus peut-on s'en rendre compte : c'est le travail d'une analyse.